

kilomètres, et que nous désirions visiter. Nous fûmes reçus avec la plus grande prévenance par le propriétaire de cette hacienda, sur une lettre de recommandation que lui présenta un de mes compagnons de voyage.

Après nous avoir fait accepter des rafraîchissements, il nous montra sa belle plantation de sucre dans tous ses détails.

J'y trouvai une des nombreuses preuves qu'au Mexique c'est dans la fertilité du sol qu'il faut chercher la véritable richesse, c'est-à-dire dans l'agriculture, si longtemps négligée pour les mines, dans lesquelles s'était portée toute l'industrie du pays.

Les troubles civils ayant diminué les produits qu'on trouvait dans l'exploitation des métaux, les mines sont aujourd'hui presque entièrement passées dans les mains de compagnies étrangères; il en résulte que toute la contrée se trouve exposée à la ruine : conséquence qu'elle n'eût point eu à redouter si les ressources moins brillantes, mais plus sûres, que présente la culture du sol n'avaient été de tout temps dédaignées.

Malgré des circonstances aussi défavorables, malgré l'anarchie de la contrée et l'oisiveté de ses habitants, on peut se former une idée des ressources que possède ce malheureux pays, en

pensant qu'il existe de simples fermes, comme celle de Temisco, qui produisent chaque année jusqu'à vingt-deux mille pains de sucre, dont chacun pèse de onze à douze kilogrammes, et dont l'*arroba* (environ 12 kil. 5 hectog.) se vend sur place à raison de onze francs; ce qui donne un revenu brut annuel de deux cent vingt mille francs. La plantation de Temisco n'est pas même une des plus considérables, mais le sucre qu'on y fabrique est le plus beau et le plus blanc qu'on puisse trouver sans avoir été raffiné, ce qui est dû à la qualité de la terre dont sont faits les vases qui servent à le filtrer.

Notre hôte, après nous avoir fait les honneurs de son établissement, nous fit encore ceux de sa table. Nous prîmes congé de lui à trois heures de l'après-midi, pour nous rendre à Xochicalco. Notre hacendero nous fit accompagner par un guide qui devait nous y conduire; car le chemin est difficile et fort mal tracé.

Après avoir traversé un petit village indien nommé, je crois, San-Agostin de Detlama, nous arrivâmes enfin dans des montagnes au milieu desquelles s'élève celle où était l'ancien teocali de Xochicalco.

Cette montagne n'est pas, comme la pyramide de Cholula, un ouvrage de l'art; la main de l'homme n'a servi qu'à donner à Xochicalco une

forme régulière, en y pratiquant les terrasses murées et pavées qui s'étendent obliquement en plusieurs étages le long de la montagne.

Arrivé avec assez de peine au sommet à travers les décombres, je fus surpris à l'aspect d'un monument dont la régularité, je puis même dire le goût, donnent une haute idée du degré de perfection que la nation qui l'a élevé a dû posséder dans les arts, et dont les détails révèlent une analogie frappante avec les obélisques des anciens Égyptiens.

Ce monument, placé sur la plate-forme qui se trouve au sommet de la montagne, consiste dans un édifice carré, composé d'énormes carreaux de basalte.

Sa forme est des plus régulières, et chacune de ses façades présente près de dix-neuf mètres d'étendue. La hauteur de ce qui en existe encore est de quatre à six mètres, selon la quantité de décombres qui entourent sa base.

Les murs du monument sont couverts de figures d'hommes et d'animaux de grandeur naturelle, que je considère non comme des hiéroglyphes, mais comme des bas-reliefs représentant quelques cérémonies religieuses. Le reste n'offre qu'une sorte d'arabesques, toutes égales entre elles, et qui ne sont que pour l'ornement, sans présenter aucun sens caché ou figuré. Ce

qui me frappa le plus, c'est que les hommes sont représentés assis à l'orientale, ayant les jambes croisées.

On reconnaît le type des Aztèques ou des Toltèques dans ces figures, et la parure et les ornements sont les mêmes que ceux qu'on remarque sur la pierre des sacrifices conservée au musée de Mexico.

Nous visitâmes ensuite les souterrains qui existent au milieu de la montagne, et que les Indiens disent très profonds. Nous y avançâmes autant que l'obscurité nous le permit.

Nous quittâmes ces ruines remarquables à l'approche de la nuit, afin de chercher un gîte; car il était trop tard pour nous rendre ce soir-là à San-Gabriel, où nous avions eu le projet de nous arrêter. Notre guide de Temisco nous conduisit dans un village indien, chez un de ses amis qui nous logea tant bien que mal dans sa petite ferme. Après une assez mauvaise nuit, nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes de bonne heure à la hacienda de San-Gabriel, plantation de sucre appartenant au même propriétaire que celle de Temisco, et d'un produit encore plus considérable.

Nous fîmes une halte assez courte, et nous continuâmes notre route pour le *rango* (ferme) de Michaipa, dont le propriétaire avait décou-

vert quelques années auparavant la grotte que nous allions visiter.

Nous passâmes la nuit dans le rango, et nous le quittâmes au point du jour pour nous rendre à la fameuse grotte, qui n'en est éloignée que de huit kilomètres.

L'entrée de la caverne de Cacahuamilpa se trouve au milieu des montagnes; elle est spacieuse, et une pente assez rapide qui va en s'élargissant conduit en peu d'instant dans le souterrain le plus colossal que je connaisse. Rien n'égale les merveilles que présente son aspect, surtout près de l'entrée, où un reste de clarté permet d'admirer dans son ensemble cette voûte immense, tandis que plus loin, l'effet que produit la lumière des torches sur ces masses énormes n'est que partiel.

La largeur du souterrain est à son commencement d'environ quatre-vingt-dix mètres; en avançant dans ces immenses galeries elle ne diminue qu'insensiblement. Sa hauteur dans cet endroit m'a paru dépasser sa largeur.

Nous parcourûmes plus de dix kilomètres de la grotte sans trouver le fond; nous avons eu la précaution de nous munir de ficelles pour en retrouver la sortie. On y voit des stalactites énormes, de la plus grande blancheur et affectant les formes les plus fantastiques. Le ther-

momètre, qui marquait 28° centigrades à l'entrée de la grotte, s'éleva dans son intérieur jusqu'à 33° à l'endroit le plus éloigné où nous nous avançâmes. Mes compagnons attribuaient cette élévation extraordinaire de la température dans un souterrain à quelques sources thermales que nous n'avons pas aperçues.

Nous passâmes près de quatre heures dans cette grotte immense; puis nous reprîmes la route de San-Gabriel, sans retourner au rango où nous avions couché.

Notre retour à Mexico n'offrit rien de remarquable, si ce n'est qu'entre la Guarda et Ajusco, lieu célèbre par les brigandages qui s'y commettent, ainsi qu'aux environs, nous fûmes suivis pendant plusieurs kilomètres par un certain nombre de cavaliers de fort mauvaise mine, que nos domestiques nous assurèrent être des ladores; mais notre bonne contenance les empêcha sans doute de nous attaquer, et, avant d'arriver à San-Agostin de las Cuevas, ils s'étaient probablement décidés à abandonner une proie trop difficile à diriger, car ils avaient complètement disparu.

Cette rencontre, comme on le pense bien, donna lieu à une foule d'histoires de brigands, parmi lesquelles je ne citerai que celle-ci, parce qu'elle offre un trait de caractère qui peint bien

l'état des mœurs mexicaines. Elle nous fut racontée par l'Anglais qui nous accompagnait.

Un de ses amis et compatriote, homme robuste, fut attaqué par un ladrone près de Queretaro; mais, plus fort que le maladroit voleur, l'Anglais le désarme, et, tout fier de son exploit, conduit son prisonnier devant l'alcade. Mais quelle ne fut point sa surprise lorsque, à leur entrée chez le fonctionnaire, celui-ci se lève, et tend la main à son voleur : « *Sientésse V., compadre* (asseyez-vous, compère), lui dit-il affectueusement en lui offrant un cigarrito : qu'est-ce qui me procure l'avantage de vous voir? »

Le malencontreux Anglais, tout stupéfait, avait à peine ouvert la bouche pour conter son aventure : « Comment! s'écria l'alcade indigné, comment! Monsieur, vous osez calomnier mon compère, presque mon parent, le témoin de ma femme! *Vaga V. con Dios*¹, ou... » L'Anglais ne se le fit point répéter, et depuis il n'a plus conduit de ladrones aux juges mexicains.

Nous rentrâmes à Mexico après une absence de huit jours.

¹ *Allez à Dieu*, formule polie usitée au Mexique pour mettre quelqu'un à la porte ou pour refuser l'aumône à un pauvre.

CHAPITRE XII

Excursion aux mines de Real del Monte. — Retour en France. — Conversations sur le bateau à vapeur. — Solution de la question mexicaine, selon l'opinion d'un Mexicain.

Le temps fixé pour la durée de mon séjour au Mexique approchait de sa fin. Je ne voulus pas quitter ce pays sans visiter quelques-unes de ces mines d'argent qui ont été longtemps regardées comme la plus précieuse richesse du pays, et qui depuis trois siècles ont versé en Europe une si grande quantité de ce métal. Je partis donc par la diligence qui conduit aux mines de Real del Monte, les plus importantes et les mieux exploitées du Mexique. Une compagnie anglaise a entrepris cette exploitation, et tout le pays des mines lui appartient.

Cette compagnie, qui fait travailler de six à huit mille hommes, est parfaitement organisée. Elle a débuté par construire des routes et des ponts magnifiques entre les diverses usines où se fait l'extraction du minerai d'argent. Jusqu'ici